

la ferme volonté de guérir, et ne vous alarmer de rien, quoi que ce soit que vous entendiez ou que vous voyiez autour de vous. Me promettez-vous cela ?....

—Je le promets, et je tiendrai ma promesse, mais vous ne parviendrez pas à vaincre la haine qu'inspire à mon père certaine personne...

—Si cette haine était vaincue déjà ?

—Que dites-vous ?

—La vérité.. M. de Gibray m'a donné sa parole que le jour où vous seriez debout, en pleine force, en pleine santé, il demanderait pour vous à M. Bressolles la main de Marie.

—Vous me jurez cela ?

—Je le jure !

Cette fois la commotion fut trop forte.

Le cœur d'Albert se mit à battre avec une violence désordonnée.

Son visage s'empourpra brusquement, puis devint d'une pâleur mortelle.

Le jeune homme laissa retomber sa tête sur l'oreiller et perdit connaissance.

Yvan ne fut point effrayé par cette syncope qu'il prévoyait, ou qui ne lui causait tout au moins aucune surprise.

Il imbiba d'eau fraîche une serviette et mouilla les tempes d'Albert qui revint à lui-même presque aussitôt.

—Vous voyez bien que vous n'êtes par raisonnable, mon cher enfant !... lui dit-il. Impossible de faire quelque chose pour vous si au lieu de dominer vos émotions, vous vous laissez dominer par elles ! !

—La joie ne fait pas mourir, — bégaya le jeune homme, — et c'est la joie qui m'a terrassé... A cette heure je veux vivre... vous verrez comme je vais redevenir fort...

—Pour commencer, reposez-vous...

—M'abandonnez-vous déjà ?

—Oui, mais je reviendrai bientôt...

—Aujourd'hui ?

—Ce soir même...

Le comte quitta le fils du juge d'instruction, sorrit de l'appartement, puis de la maison, remonta en voiture et se fit conduire à l'avenue de l'Opéra.

La maison dont il avait indiqué le numéro était une demeure de grande apparence où les moindres loyers devaient être d'une quinzaine de mille francs.

Il entra dans une loge meublée comme un salon et demanda au concierge, dont la tenue rappelait celle des huissiers de ministère :

—Le docteur Iwanow est-il chez lui ?

—Oui, monsieur, au premier...

—Je sais...

Le comte gravit les marches, recouvertes de moquette, d'un large escalier, s'arrêta au premier étage et appuya sur le bouton d'un timbre placé près d'une porte à deux battants, de bois noir, incrustée de filets de cuivre.

XXX

Un domestique en tenue très correcte vint ouvrir au comte Yvan qui lui demanda :

—Le docteur est-il chez lui ?

—Oui, monsieur...

—Puis-je le voir sur-le-champ.

—Oh ! monsieur, impossible... Monsieur le docteur a quelqu'un dans son cabinet, et plus de dix personnes attendent au salon... Monsieur peut entrer et prendre son tour...

—Non... J'attendrai ici... Portez cette carte au docteur...

—A l'instant, monsieur...

Yvan s'assit sur un des grands fauteuils de style Louis XIV, qui meublaient l'antichambre tendue de cuir gaufré.

Son attenté fut courte.

Au bout de deux minutes le domestique revint.

—Monsieur veut-il me suivre ? dit-il.

Et il introduisit le visiteur dans un cabinet de travail meublé avec une grande richesse et un goût sévère.

Un grand jeune homme de trente ans environ,

blond, joli gargon, l'air sérieux, la figure ouverte et intelligente, le regard profond et plein de franchise, tendit la main à Yvan et s'écria :

—Cher comte, soyez le bienvenu !...

Ce grand jeune homme était Serge Iwanow, médecin russe du plus rare mérite, fixé à Paris depuis trois ans et que la mode avait adopté tout de suite.

Son élégante et riche clientèle augmentait chaque jour, si bien que, (pour nous servir d'une expression, courante et expressive,) il gagnait tout ce qu'il voulait.

—Asseyez-vous, poursuivit-il, et dites-moi ce qui vous amène.

—Je viens vous parler de mon malade.

—Eh bien ?

Eh bien, mon cher docteur, j'ai suivi le conseil que vous m'avez donné... A force d'insistance j'ai arraché à son père la promesse de lui donner pour femme la jeune fille qu'il adore...

—C'est le point essentiel... La joie et l'espérance feront plus pour la guérison que tous les médicaments du monde.

—Maintenant, mon cher docteur, je veux que vous voyez Albert de Gibray... J'ai battu en brèche son médecin habituel, qui est un brave homme, mais sans hardiesse, sans initiative. Serez-vous libre demain à midi ?

—Je me rendrai libre.

—Eh bien ! venez rue de Rennes, chez M. de Gibray, dont vous avez l'adresse... Je serai là pour vous recevoir...

—S'y serai. Nous savez, mon cher comte, que vous pouvez compter sur moi en toutes choses.

—Je le sais, et croyez bien que j'en suis reconnaissant...

Les deux Russes se serrèrent les mains de nouveau, et le comte Yvan se rendit au Grand-Hôtel où il dina et d'où il emporta une malle pleine de linge et de vêtements.

—Si l'on venait me demander, dit-il au bureau, vous répondriez que je suis en voyage pour quelques jours...

Une heure après, il s'installait dans la chambre mise à sa disposition par le magistrat, chambre voisine de celle d'Albert.

Le jeune malade rayonnait de joie à la pensée que le comte Yvan allait pendant quelque temps vivre auprès de lui.

Le lendemain matin, vers dix heures, arrivait comme de coutume le médecin habituel de la famille de Gibray.

Il entra dans la chambre d'Albert avec le juge d'instruction.

Yvan s'y trouvait déjà, lisant les journaux à son ami pour le distraire.

Le docteur s'approcha du lit, demanda des nouvelles, tâta le pouls du jeune homme, dit quatre bredouilles, hocha la tête, écrivit la formule d'une potion nouvelle, et sortit avec la conviction d'avoir loyalement gagné le prix de sa visite quotidienne.

Le comte et M. de Gibray l'accompagnaient.

—Eh bien ! docteur ? demanda le pauvre père que le hochement de tête avait inquiété beaucoup.

—Eh bien ? mon cher ami, répliqua le médecin en prenant une figure attristée, vous êtes homme... vous êtes fort... il faut avoir du courage...

—Mon fils va donc plus mal ? s'écria le magistrat.

—Il ne va pas précisément plus mal, mais il ne va pas mieux. S'il en revient... si j'ai le bonheur de le sauver, ce sera long... il faudra du temps... beaucoup... beaucoup de temps...

M. de Gibray pâlit et regarda le comte.

Un sourire ironique à peine dissimulé plissait les lèvres d'Yvan.

Le docteur s'éloigna en remettant son ordonnance au valet de chambre, et en l'engageant à aller chez le pharmacien la faire préparer au plus vite.

M. de Gibray emmena le jeune Russe dans son cabinet.

—Vous avez entendu ? lui demanda-t-il.

—Oui.

—Et cependant je vous ai vu sourire...

—C'est vrai...

—Vous ne croyez donc pas à ce qu'à dit le médecin ?...

—Je n'y crois pas plus qu'il n'y croit lui-même...

—Pourquoi chercherait-il à m'inquiéter outre mesure ?

—Pour se faire valoir à vos yeux... et dans un autre but encore...

—Mais c'est un vieil ami de ma famille...

—Cela l'empêche-t-il d'envoyer toucher ses honoraires à la fin de l'année ?...

—Non, certes, seulement rien n'est plus légitime que de réclamer une juste rémunération...

—Certes, mais il ne lui déplaît point d'arrondir cette juste rémunération en prolongeant indéfiniment ses visites, et en maintenant le malade dans le *status quo*... En conséquence, ce brave homme ne fait rien pour l'en sortir.

—Comment, rien ?? Il vient d'écrire une ordonnance !! on prépare en ce moment un médicament nouveau !!

—Eh bien ! on l'apportera, ce médicament, et nous jugerons le résultat... Voyons, cher M. de Gibray, vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous vous abandonnez à moi... Ayez confiance ! Je réponds de la vie d'Albert... Allons déjeuner...

Le sang-froid du comte et l'assurance qu'il manifestait réconfortèrent un peu M. de Gibray qui se mit à table avec son hôte, puis, immédiatement après le déjeuner, embrassa son fils et partit pour le Palais de Justice où l'appelait le devoir professionnel.

Le valet de chambre avait apporté la potion ordonnée par le médecin.

Yvan mit la fiole dans sa poche.

—A compter d'aujourd'hui, dit-il au domestique, je ne quitterai plus votre jeune maître. C'est moi qui lui ferai prendre ses potions.

—Bien, monsieur...

Le comte porta la fiole dans sa chambre, l'enferma dans un placard et vint ensuite retrouver Albert.

A midi le valet de chambre remit une carte à Yvan. Celui-ci y jeta les yeux, lut le nom de Serge Iwanow et donna l'ordre d'amener immédiatement le visiteur.

—Mon cher Albert, fit-il en souriant, aussitôt que le valet fut sorti, vous m'avez promis de ne vous étonner de rien... Le moment de tenir votre promesse est venu...

—Je la tiendrai, je vous le promets.

La porte s'ouvrit et le médecin russe en franchit le seuil.

Yvan alla à sa rencontre, lui serra la main et l'entraîna près du lit d'Albert en lui disant :

—Merci de votre exactitude, mon ami, voici le cher malade dont je vous ai parlé. Voyez et jugez...

Serge Iwanow s'assit auprès du lit et adressa au jeune homme au sujet de sa maladie une foule de questions qui seraient sans intérêt pour nos lecteurs, et que, par conséquent, nous nous garderons bien de reproduire.

Cet interrogatoire préliminaire terminé, il ausculta longuement Albert, étudiant la respiration et prenant des notes.

Il demanda ensuite à lire les ordonnances du médecin de la famille.

Ces ordonnances étaient dans un tiroir.

Yvan les apporta et Serge Iwanow les lut.

A plusieurs reprises, pendant cette lecture, ses sourcils se froncèrent et ses lèvres se contractèrent.

Quand il eut achevé, il jeta dédaigneusement sur la table les feuilles revêtues du timbre de la pharmacie voisine.

—Qu'en pensez-vous ? demanda le comte.

—Je pense que ces ordonnances sont ineptes...

—Les trouvez-vous dangereuses ?

—Assurément, puisqu'en fait de médicaments tout ce qui n'est pas salutaire est dangereux... Faites-moi donner ce qu'il faut pour écrire, je vous prie...

Yvan lui présenta encre, plume et papier.

Serge Iwanow traça rapidement quelques lignes qu'il signa et qu'il tendit au comte en ajoutant :

—Faites préparer sous vos yeux, je vous en prie, et administrez cela vous-même...